

Graffitis : les expositions immersives au pied du mur

Deux Golden Globes pour « Anatomie d'une chute »

Le film français de Justine Triet a été récompensé, dimanche soir, lors de la cérémonie américaine des Golden Globes. Il décroche le prix de « meilleur film dans une langue étrangère » et « meilleur scénario ». « Anatomie d'une chute » raconte le procès d'une écrivaine accusée du meurtre de son mari.

Le pavillon des scientifiques Curie échappe à la démolition

La ministre de la Culture a annoncé, vendredi dernier, la suspension des travaux de destruction du Pavillon des Sources. Des défenseurs du patrimoine et des personnalités se sont opposés à la démolition du lieu qui accueillait le laboratoire de Pierre et Marie Curie. Celui-ci devait être remplacé par l'agrandissement d'un campus universitaire.

Rendez-vous rue David Bowie

Le 13^{ème} arrondissement de Paris a inauguré, ce lundi, une rue dédiée au chanteur britannique David Bowie. À deux pas de la Gare d'Austerlitz, cette inauguration a lieu à l'occasion du 77^{ème} anniversaire de sa naissance.



L'installation « Getting up » dans l'exposition du Grand Palais Immersif. Crédits photo : Loriane Pierre

La recette à succès de Culturespaces

L'entreprise spécialisée dans les expositions immersives dirige une dizaine d'institutions privées dans le monde. Parmi elles depuis 2018, l'Atelier des Lumières situé à Paris.

Son prochain voyage immersif fera escale sur les bords du Nil. Le 9 février, l'Atelier des Lumières doit inaugurer sa nouvelle exposition « l'Égypte des Pharaons ». Au programme, une expérience sensorielle et numérique à travers trois millénaires de civilisation égyptienne.

L'institution table, selon son directeur Jacques de Taragon sur une fréquentation d'au moins un million de visiteurs pour l'exposition. Un chiffre ambitieux mais annoncé en connaissance de cause. Pour séduire un large public, l'Atelier des Lumières concocte, comme à chaque exposition, sa recette du succès : des expositions courtes dédiées à des artistes célèbres ou des thèmes populaires : 1,3 millions de visiteurs rien que pour l'exposition Vincent Van Gogh en 2023. Et les prix n'ont pas l'air de décourager les visi-

teurs : Entre 12 et 17 euros pour une heure de visite. « De quoi couvrir les frais d'une installation d'exposition technique et complexe » explique Jacques de Taragon.

Seul ombre au tableau : la moindre vocation pédagogique de ces expériences plus sensorielles qu'éducatives. Des initiatives sont pourtant prises par l'institution : mais sur les 900 000 visiteurs de l'exposition Marc Chagall cette année, seuls 15 000 d'entre eux ont téléchargé l'application explicative via le QR Code à l'entrée du lieu.

C'est la fondation privée Culturespaces qui a la charge de l'Atelier des Lumières, avec sept autres centres d'art immersif dans le monde. Le prochain doit être inauguré à Hambourg en Allemagne au printemps 2024.

Perla Msika

EXPOSITION

Le Grand Palais immersif confine l'art de rue

Les graffitis peuvent-ils être exposés ailleurs que dans la rue ? Au Grand Palais Immersif, une exposition tranche pour le « oui ». Mais son commissariat ne fait pas l'unanimité auprès des graffeurs.

« Si l'on devait voir les graffitis, il faudrait aller les chercher dans les rues. Là, on les a tous réunis. C'est un peu de la triche, mais cela permet de les rendre accessibles à tous ». Ce vendredi 5 janvier, Damien lève les yeux sur les écrans géants. Ce parisien de 35 ans est venu parcourir l'exposition « Loading. L'art urbain à l'ère numérique » au Grand Palais Immersif de Paris, avec sa soeur et ses parents. La visite répond aux attentes de la famille, pas franchement spécialiste : un loisir de vacances plaisant et spectaculaire.

Dans cet espace inauguré en 2022, l'exposition prétend retracer l'Histoire de l'art urbain à l'aide d'installations numériques, monumentales et immersives. Ce mot magique, un peu fourre-tout a le mérite d'attirer un large public. Il renvoie généralement à une expérience totale du corps dans l'exposition. Mais dans le monde du graffiti, le contenu de « Loading » est loin de faire l'unanimité. On désapprouve parfois une exposition lissée, trop vulgarisante qui trahirait la complexité de la discipline au profit du grand spectacle.

Ce qui se joue, est presque constitutif de l'identité de l'art urbain, et du graffiti. La pratique qui consiste à dessiner ou à écrire dans l'espace public, naît en tant que mouvement collectif dans les quartiers populaires new-yorkais des années 1970, par opposition à un art plus « officiel » soutenu par les musées. Le graffiti appartient à la rue. Il la transgresse, la vandalise. Et surtout, il est éphémère.

Une multitude de contraintes alors que le genre, de plus en plus démocratisé, tend à davantage s'exposer. Les visiteurs en demandent. Conséquence, une guerre de chapelles se



L'exposition « Loading. L'art urbain à l'ère du numérique ». Crédits photo : Loriane Pierre

dessine dans le monde de l'art urbain : d'un côté, ceux qui se résignent et soutiennent que l'art urbain ne doit pas quitter la rue. De l'autre, ceux qui résistent en essayant tout de même d'accueillir le graffiti dans les musées pour le rendre à la portée du visiteur.

Christian Omodeo, commissaire de l'exposition au Grand Palais Immersif, se range plutôt dans la seconde catégorie. Avec « Loading », il s'attache à exposer les œuvres urbaines en offrant la part belle à leur processus de création. Dans la grande salle « cathédrale » de l'espace, un film documentaire rassemble les images et vidéos d'archives d'artistes du monde entier, comme le collectif berlinois One Up, qui ont documenté le montage d'œuvres et de fresques murales. « *Auparavant, je ne parvenais pas à retranscrire dans les musées cette saine folie de la rue. Les nouvelles technologies immersives rendent possible la transmission de cette énergie au grand public.* »

« Regarder la rue autrement »

Au Grand Palais Immersif, institution publique rattachée au Rmn-Grand Palais, cette entreprise de documentation, en effet, repose d'abord sur une forte volonté de démocratisation. « *Mon rêve*, ajoute Christian Omodeo, *est que les gens puissent apprendre à regarder la rue autrement. Ils auront vu comment les artistes réalisent ces œuvres.* » Depuis le 6 décembre, date de son ouverture, l'exposition a accueilli 18 000 visiteurs.

Mais pour plusieurs graffeurs et professionnels de l'art urbain, le bagage transgressif du graffiti ne peut céder à toutes les entreprises d'accessibilité. « *La forme originelle et plastique de notre art, nous confie l'un d'eux, repose ex-*

clusivement sur l'interdit et sur la rue. Certains voient dans cette exposition populaire, une visée « populiste » dans laquelle la vulgarisation excessive supprime la démocratisation.

Les témoignages recueillis présentent souvent le contre-exemple de « La Morsure des Termites », tout juste clôturée au Palais de Tokyo. Nuance tenue : le propos de l'exposition insistait sur les gestes, les histoires et les attitudes liés au graffiti et non sur le processus de création des œuvres. Dans son installation vidéo *La ville en feu*, l'artiste Oxytocine documentait, par exemple, la pratique des graffitis des gilets jaunes ou des collages féministes.

D'autant que ces divergences dépassent le volet théorique. Christian Omodeo en sait quelque chose. En 2016, alors sollicité pour monter une exposition dans un musée à Bologne, il est épinglé par l'artiste urbain Blu. Ce dernier a vu certaines de ses fresques murales détachées par des techniciens et rapportées dans l'exposition, officiellement pour les sauver de la dégradation.

En réponse à ce qu'il dénonce comme une privatisation de l'art urbain, l'artiste altermondialiste avait effacé, en une nuit, toute trace de son travail dans sa ville d'origine. Justification de Christian Omodeo ? « *Je m'intéresse à la question de la mémoire de l'art urbain et je cherche des moyens pour que les institutions puissent travailler avec les artistes. Je sais que ce sont des questions problématiques. Mais pour moi, il n'y a pas une solution unique. Il faut pouvoir dialoguer.* » Pas sur que ces méthodes cavalières ouvrent la discussion.

Perla Msika